

LE MONDE

diplomatique

SEPTEMBRE 1999

« MOBUTU, ROI DU ZAÏRE »

Rastignac des tropiques

DEUX fauves au bord de l'eau. Le premier est ramassé sur lui-même, 100 kilos de muscles bandés à bloc, il attend depuis si longtemps le moment de planter ses griffes dans sa proie ; aujourd'hui, ce moment est enfin venu, il a la jubilation silencieuse des vainqueurs : c'est Kabila. L'autre a le regard haineux de qui sent sur sa nuque le souffle ratiqque de l'Histoire, un vieux léopard recru de ruses et de fatigue : Mobutu. La tête est là, mais le corps ne suit plus : ni le sien, rongé par le cancer, ni celui du Zaïre, ce grand organisme qu'il saigne à blanc depuis tant d'années. Nous sommes en mai 1997, M. Nelson Mandela a réussi le tour de force de réunir en terrain neutre (à Pointe-Noire, au Congo) ces ennemis de quarante ans pour des « pourparlers de paix » dont plus personne n'est dupe.

C'est une drôle d'image, Mobutu et Kabila, deux fauves sur un bateau, et le Zaïre qui tombe à l'eau, qui s'en soucie ? Et c'est un drôle de regard, un regard terrible de haine et d'impuissance que celui de Mobutu, lorsque Mandela, salué la rencontre de « deux des plus grands fils de l'Afrique ». C'est ce regard que le documentariste belge Thierry Michel a capturé et qu'il nous livre dans un film au titre sans appel : *Mobutu, roi du Zaïre* (1).

Qui est Joseph Désiré Mobutu ? D'abord un petit journaliste aux dents longues, un Rastignac des tropiques. Des images d'archives le montrent, en 1958, à l'Exposition universelle de Bruxelles, se prêtant avec une opacité souriante aux questions de confrères belges. Mobutu se doute-t-il alors qu'il sera un jour le maître du Zaïre, l'un des hommes les plus riches de la planète ? Quand, le 30 juin 1960, la Belgique accorde

du bout des lèvres l'indépendance au Zaïre, ce n'est pas lui, mais Patrice Lumumba qui se retrouve sous les projecteurs. Mobutu, lui, reste dans l'ombre, mais à un poste-clé : commandant en chef de l'armée.

Lorsque Lumumba devient, dans son pays et aux yeux des puissances occidentales - Etats-Unis en tête -, l'homme à abattre, c'est sur Mobutu que convergent tous les regards, c'est lui qui prend les rênes d'un Zaïre à feu et à sang, reçoit l'aide militaire et logistique des Occidentaux, et pour finir s'empare du pouvoir le 23 novembre 1965.

L'HOMME a trente-cinq ans, une soif de pouvoir qui n'a d'égale que son machiavélisme (« Il connaissait Le Prince par cœur », dit son ancien intendant). Pendant trente-deux ans, il va tenir le sort de l'un des plus riches pays de l'Afrique dans le creux de sa main. C'est le fil rouge de ces trente-deux ans de pouvoir sans partage que filme Thierry Michel. Fil rouge comme les tapis qui se déroulaient sous ses pieds, partout dans le monde. Fil rouge, aussi, comme le sang des opposants que des norias d'hélicoptères jetaient, chaque nuit, dans les eaux noires du Zaïre.

Il y a comme une nausée à suivre ce gigantesque déballage de linge sale, un vertige à voir l'Histoire officielle - badinages au bord de la piscine avec des journalistes occidentaux, réceptions fastueuses, voyages - s'entrelacer avec la face maudite du régime - émeutes, manifestations, exécutions publiques. Salubre nausée, salubre vertige.

ÉLISABETH LEQUÉRET.

(1) Cent trente-cinq minutes, sortie le 6 octobre 1999.

LE SOIR

Mercredi 17 mars 1999 ♦

Le « Mobutu, roi du Zaïre »

de Thierry Michel

Thierry Michel, avec patience et précision, a retracé le parcours de ce maître en pouvoir fort qu'était le président zaïrois à travers les images d'archives mais aussi des témoignages.

C'est ainsi que l'ambassadeur Alfred Cahen, crédité d'avoir découvert Mobutu à la fin des années 50, laisse parler sa mémoire, que des agents de la CIA racontent pourquoi ils condamnèrent Lumumba et lui trouvèrent un successeur, que Dominique Sakombi, aujourd'hui au service de Kabila, rappelle ce que fut l'invention de l'authenticité et la mise en place du mobutisme, entre culte et idéologie...

Cependant le succès du film ne s'explique pas uniquement par ses qualités documentaires, par l'abondance des inédits voire des révélations. Si l'œuvre accroche, c'est parce qu'il s'agit aussi d'une tragédie, celle d'un peuple spolié de ses richesses naturelles, privé de développement durant trois décennies.

Cette tragédie est aussi celle d'un homme qui atteint les sommets de la fortune et de la gloire, et qui meurt comme un paria; chassé du pouvoir et rejeté par son peuple. Tragédie d'une vie mais comédie aussi, car le loufoque accompagne souvent l'orgueil et l'ambition.

Avec le recul, les apparitions télévisées de Mobutu flottant au milieu de son nuage, les images de sa propriété de Gbadolite, de son trône, de ses cannes légendaires, sont plus cruelles que drôles, si l'on songe aux multitudes de flatteurs qui ont vécu aux dépens de celui qui aimait tant les écouter...

Le film de Michel offre ainsi des morceaux d'anthologie, il révèle des pans d'une histoire encore proche, mais, au-delà de la réalité historique et politique, le véritable sujet du film est la comédie humaine. « Mobutu, roi du Zaïre » aurait aussi pu s'appeler « Vanité des vanités »...

C. B.

Le Monde

MERCREDI 6 OCTOBRE 1999

MOBUTU, ROI DU ZAÏRE. Film belge de Thierry Michel. (2 h 15.)
LA COSA. Film italien de Nanni Moretti. (1 heure.)

Mon premier est un documentaire belge inédit de Thierry Michel, consacré à la dictature instaurée par Mobutu au Congo-Zaïre. Mon deuxième est un documentaire réalisé en 1989 par Nanni Moretti, à l'occasion de la réforme du Parti communiste italien. Tout semble séparer ces deux films. *Mobutu, roi du Zaïre* est une œuvre centrifuge, qui s'attache rétrospectivement à un personnage hors du commun sur une longue durée, et s'interroge sur les mécanismes de son pouvoir en recourant pour l'essentiel au montage d'archives et au commentaire en voix off. *La Cosa* est une œuvre centripète, qui enregistre sur le vif un moment historique exceptionnel, en se déployant sur tout l'espace du territoire italien pour y capter la parole soudain libérée et proliférante des militants de base.

« Tout ce que je veux, c'est être là : pour voir de mes propres yeux avec ma propre caméra... Pour ne pas avoir à regarder ces images uniquement à la télévision. » Ce propos de Moretti permet de mesurer ce qui les rapproche. D'abord la volonté d'en passer par le dispositif singulier du cinéma pour se mesurer au politique – *La Cosa* comme *Mobutu* sont prioritairement destinés au grand écran. Ensuite, l'inscription de ces films dans une démarche explicite d'auteur : *La Cosa* est réalisé entre *Palombella Rossa* (1989) et *Journal intime* (1994), *Mobutu* succède à *Zaire, le cycle du serpent* (1992), qui décrivait les relais institutionnels du pouvoir absolu de Mobutu. Enfin, c'est au regard de leur ambition dramaturgique qu'il convient de juger ces deux films, pour conclure à leur réussite, chacun dans sa voie propre.

LES HOMMES ET LA JUNGLE

Celle de *Mobutu* est fondée sur deux éléments : la focalisation sur le personnage et la dimension mythologique de son destin. Entre l'éviction cynique de Patrice Lumumba qui portera Mobutu au sommet de l'Etat en 1965 et la fuite piteuse de sa fin de règne en 1997, ce film est d'abord une grandiose tragédie sur la vanité du pouvoir,

qui, à la trahison et au meurtre fondateur du bienfaiteur et rival, fait répondre la malédiction d'un vieillard rongé par la maladie et honni de tous. C'est aussi bien une leçon de morale politique qui évoque ce que le monde des hommes doit à celui de la jungle, quand le vieux lion affaibli est assailli par les hyènes qui, hier, se partageaient dans la crainte ses rebuts.

Entre ces deux termes, on aura vu l'un des plus fascinants portraits de dictateur que le cinéma nous ait offerts depuis Chaplin, montrant que la légitimité du tyran n'émane que de la mise en scène qui le fait naître. Grand maître des mots et des cérémonies, manipulateur de l'Histoire et de sa propre culture, rejeton improbable du roi Baudouin et d'Adolf Hitler (voir à ce sujet l'épisode de la « zaïrianisation »), Mobutu n'est aussi redoutable que parce qu'il est un fantôme persuadé du bien-fondé de sa mégalomanie, avec la bénédiction des puissants de ce monde. Les témoignages d'un ancien responsable de la CIA ou du conseiller belge du roitelet africain ne sont à cet égard pas moins acca-

blants que les assourdissantes déclarations d'amitié de Jean-Christophe Mitterrand, Valéry Giscard d'Estaing, Raymond Barre ou Jacques Chirac.

PERMANENCE DE L'UTOPIE

La réussite du film repose aussi sur un colossal travail d'appropriation du regard par le montage, dont la subtile organisation consiste à trouver le juste équilibre entre diverses approches (vie intime, vie publique, ressorts psychanalytiques, historiques, politiques...), entre images d'archives, témoignages et commentaire personnel de l'auteur. Le Belge Thierry Michel signe ainsi, sur une ancienne colonie de son royaume, une œuvre dont on attend toujours l'équivalent en République française. On pourrait en dire autant du film de Moretti, si le Parti communiste français avait jamais eu le courage de regarder en face ses démons staliniens. C'est ce qui se déroule en 1989 dans la péninsule, sous l'impulsion d'Achille Occhetto, secrétaire général du PCI, qui ouvre un vaste débat parmi les militants en vue de sa réforme et de son changement de nom.

La Cosa, c'est sa première vertu, tient d'abord du réflexe : le cinéma est là, présent au rendez-vous d'un grand moment de l'histoire politique de son pays. Filmant sans intervenir chaque orateur isolément et en plan fixe, il témoigne du changement en train de se produire sous nos yeux, lorsque le mur du silence collectif de l'organisation se désagrège sous les coups de boutoir singuliers des voix et des accents qui, du sud au nord du pays, s'en emparent. Par-delà les rudes oppositions entre fidèles nourris au lait de l'antifascisme et jeunes militants déçus, *La Cosa* réussit à faire entrevoir la beauté et la liberté de ces interventions qui disent, avec simplicité, grandiloquence ou naïveté, mais assurément avec les mots de chacun, la permanence de ce souci collectif qu'on appelle l'utopie. Franchies les contraintes de l'appareil, un « inconnu » (la « chose » du titre) historique, politique et affectif prend corps grâce à ces mots. Et c'est naturellement ici que le documentaire devient fiction.

J. M.



« Mobutu, roi du Zaïre », de Thierry Michel : l'un des plus fascinants portraits de dictateur que le cinéma ait offert depuis Chaplin.

MERCREDI 6 OCTOBRE 1999

CINEMA

Thierry Michel, réalisateur de «Mobutu, roi du Zaïre»:
 «Un film sur le cynisme politique
 et la comédie humaine»

Cinéaste belge de 47 ans, Thierry Michel a, selon sa propre expression, passé sa carrière à «immerger sa caméra dans les coins durs de la planète», du Brésil à l'Afrique noire. Il a aujourd'hui une quinzaine de films politiques et humanitaires à son actif. Avant *Mobutu, roi du Zaïre*, ce pays lui avait déjà inspiré, en 1992, *le Cycle du serpent*, qui l'avait fait mettre à l'index par Mobutu.

Un des «clous» du film est la révélation frontale, par Larry Devlin, de la CIA, du rôle des Américains dans l'élimination de Lumumba en 1965... Mobutu a été leur instrument.

Il n'avait jamais parlé à un journaliste. Il a été très difficile à

convaincre. J'ai insisté. On a discuté, on s'est mis d'accord sur ce qui ne serait pas abordé (une condition importante dans un cas comme ça). Finalement, il a accepté de nous donner cette interview, qui a duré toute une journée. Mobutu a été l'otage des Américains et des Belges, c'est évident. Mais il s'est affranchi de cette tutelle. Il a joué les Américains contre les Belges, les Français contre les Américains, etc. Il a même joué les différents clans du pouvoir américains les uns contre les autres. A ma connaissance, c'est le seul chef d'État à avoir, à trois reprises, expulsé un ambassadeur américain! Le drame de Mobutu

«Le drame de Mobutu, c'est qu'il a eu toutes les clés en main et il a été inférieur à son destin.»

c'est qu'il a eu toutes les clés en mains et qu'il a été inférieur à son destin. C'était un Machiavel redoutable, qui se donnait une face grotesque. Il a investi tous ses efforts dans l'édifica-

tion de son personnage, avec la symbolique du léopard (dont il était seul autorisé à arborer la fourrure). Il a détruit son pays. Mais on ne peut pas négliger l'adhésion qu'il a recueillie, l'embriga-

dement idéologique suscité par sa propagande: le mouvement «A bas cost» (l'interdiction du costume cravate à l'européenne), le changement du nom du pays, de la monnaie, des fleuves, et de chaque citoyen! Et plus tard, à la mort de son fils, il

pleure, bien sûr: mais quelle aubaine politique, aussi, face à cette opposition qui avait subi des manifestations réprimées dans le sang, et qui vient, alors, lui serrer la main...

Vous vous êtes focalisé sur le personnage plus que sur le contexte...

Je lis sa trajectoire comme une parabole sur les mécanismes du pouvoir. La trahison fondatrice, l'assassinat de Lumumba (qu'il «réhabilitera» plus tard). La période sanguinaire de la prise de pouvoir, puis la phase d'omnipotence où le clientélisme et la corruption débordent le cadre du pays, dans les alliances internationales. Enfin l'effondrement du système, le peuple qui commence à se rebeller, ses alliés étrangers... ■■■

■■■ qui le lâchent... C'est un film sur le cynisme politique et la comédie humaine. Le montage est un équilibre de fumambule entre le rire et la tragédie. On ne pouvait pas tout développer: il fallait construire un mécanisme dramaturgique tout en conservant une portée synthétique au film. Malgré la richesse du matériau que nous avions, il a fallu beaucoup élaguer. Pour rattraper notre frustration, nous avons doublé le film d'une série TV en trois épisodes de 52 minutes.

D'où viennent les archives?

De partout. J'ai passé une année à visionner plus de 950 heures, et j'en ai archivé 104 en les reportant en digital. J'en ai trouvé dans les agences et grandes chaînes américaines, aux Nations unies, à la télévision belge, en France, en Suisse et même en Chine! Au Zaïre, j'ai eu accès aux archives de la télévision nationale et à celles de la Cinémathèque présidentielle, qui présentaient un aspect plus intime de Mobutu: les cérémonies, les fêtes... des images (comme celle des réceptions à Cap Martin) destinées à son seul usage, qui auraient fait scandale si on les avait diffusées.

Vous n'avez pas essayé de rencontrer Mobutu?

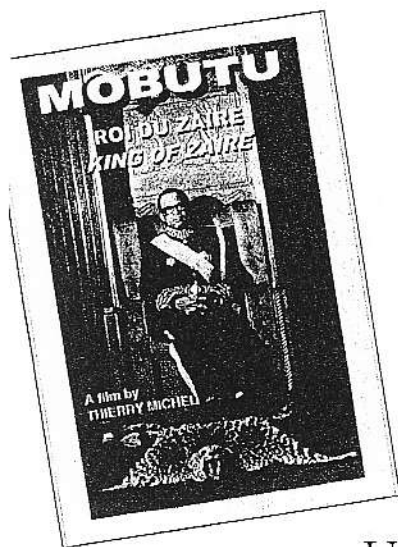
Le film m'a pris trois ans. Quand je m'y suis attelé, en 1996, rencontrer Mobutu était impensable. Depuis *le Cycle du serpent*, j'étais dans le collimateur: en 1994 j'avais voulu tourner un deuxième film, au Zaïre, sur les Blancs du pays, et il m'avait fait expulser, après deux jours d'incarcération, en me confisquant mon matériel... Plus tard, quand il a été en exil, le rencontrer serait peut-être devenu possible. Avec mes producteurs, nous y avons réfléchi. Mais, c'aurait été lui permettre de reconstruire son personnage, je serais devenu un peu son otage. Finalement, d'ailleurs, cette ultime interview, personne ne l'a eue, même si certains ont pu voir Mobutu.

Vous prêtez une dimension mythique à Mobutu, sans dire, par exemple, que Sakombi Inongo, son ministre de l'Information, qui avait «défié» son image, sert Kabila de la même façon...

Il ne m'était pas possible de le dire: quand je l'ai interviewé, ce n'était pas le cas. Quant à ouvrir le film de Mobutu à Kabila... On revient toujours à la même question: jouer journalistiquement ou dramatiquement. J'ai fait mon choix. Pour l'instant, Kabila n'est pas Mobutu. Est-ce un autre cycle qui repart? Après quelques semaines d'euphorie, on lit l'état d'esprit des gens, là-bas, dans les «répons» des salutations à l'afrique: il y a eu «Comment ça va?/ Un peu mieux» (Mobutu partait). Puis: «Comment ça va?/ Pas mieux que vous.» Et maintenant: «Comment ça va?/ Mieux que demain.» ■

Recueil par

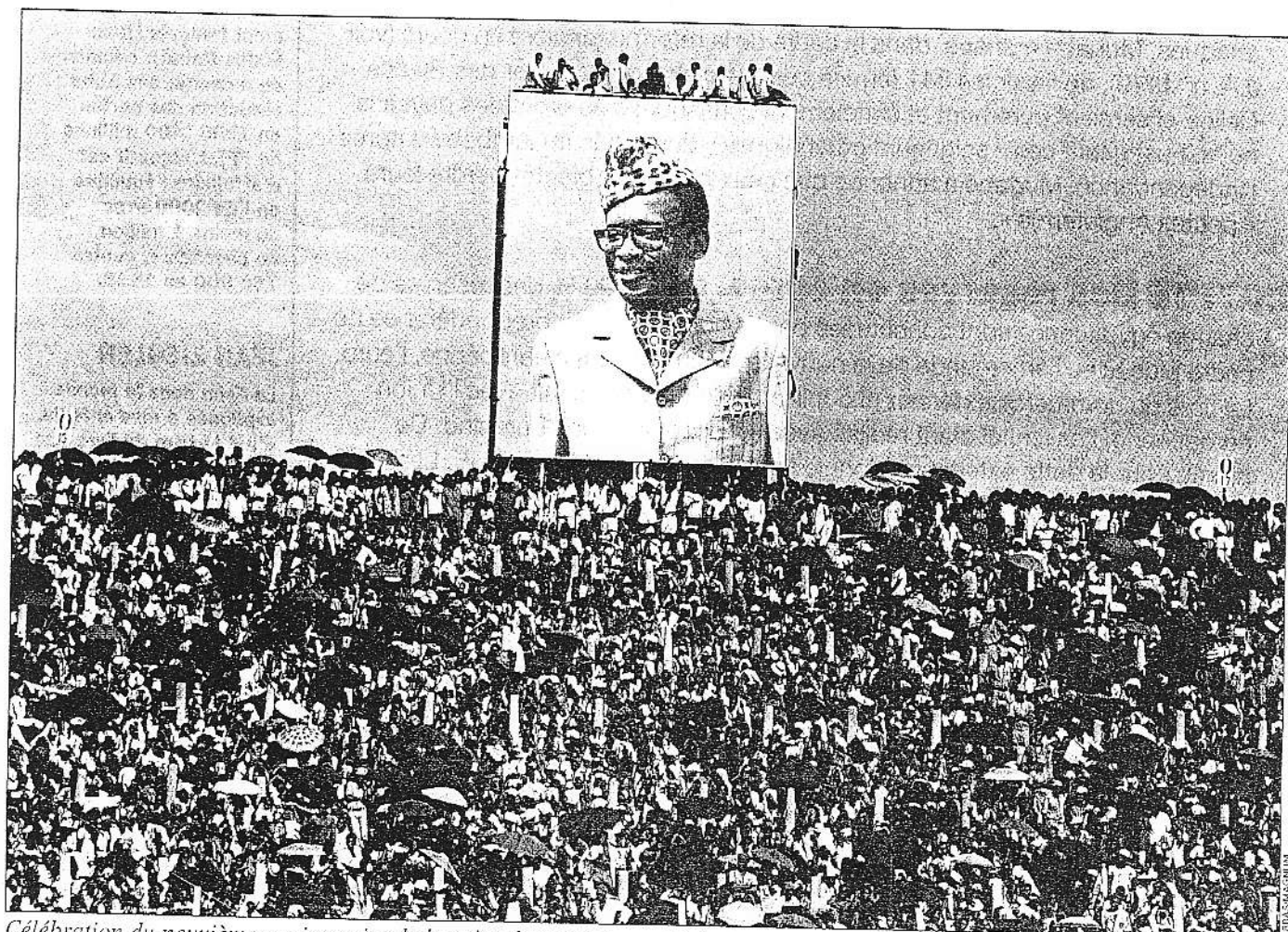
ANGE-DOMINIQUE BOUZET



Cinéma

MOBUTU FACE À L'HISTOIRE

Un des films vedettes du Fespaco 99 est un documentaire sur l'ex-dictateur du Zaïre. Entre la dissection scientifique et le drame shakespearien.



Célébration du neuvième anniversaire de la prise du pouvoir par Mobutu.



Mai 1997. Un jeune Congolais efface un portrait du président déchu.

JEAN-DOMINIQUE GESLIN

C'est la vie d'un prince ubuesque qui voulait tant que son peuple l'aime qu'il a fini par se faire détester. Le documentaire *Mobutu, roi du Zaïre*, présenté au l'espace qui a ouvert ses portes le 27 février à Ouagadougou, tient de la dissection scientifique et du drame shakespearien. Et c'est sur cette ambivalence que joue le réalisateur belge Thierry Michel, en brossant le portrait de cet empereur baroque qui, à l'instar du roi-colonisateur Léopold II, voulut faire du Congo sa propriété privée.

L'intrigue débute en janvier 1960. Le pays se prépare à s'affranchir de la tutelle coloniale. Jeune journaliste, Joseph-Désiré Mobutu accompagne Patrice Lumumba à Bruxelles, où celui-ci se rend pour discuter des modalités de l'indépendance. Secrétaire particulier du chef de la délégation congolaise, le futur président est identifié par la CIA comme un « leader potentiel ». La suite est connue. En partie, tout au moins.

Bénéficiant d'un concours de circonstances, Mobutu se retrouve secrétaire d'État en juin et commandant en chef des Forces armées en septembre. Pur produit des indépendances et de la guerre froide, l'homme se retrouve sur une trajectoire qui aboutit à sa mise en orbite définitive, le 25 novembre 1965, date du coup d'État qui l'installe au pouvoir pour trente-deux ans.

On croyait tout savoir sur le maréchal-président, sur sa violence brutale, son intelligence machiavélique et sa séduction raffinée. Fouillant la mémoire pour traquer ce qui restait caché, Thierry Michel propose un film qui n'est ni une énième compilation, ni un lynchage médiatique de plus.

Véritable bénédictin, il a visionné quelque neuf cents heures d'archives audiovisuelles conservées par les chaînes de télévision belges, françaises, américaines, suisses et congolaises. À chaque fois qu'il exhumaient un document, il s'attachait à en retrouver les *rushes*. Une manière d'aller au-delà des images officielles, toujours trop lisses, pour rétablir une authenticité bien souvent censurée afin de ne conserver que le bon côté de l'Histoire. L'intervention du vieux Léopard à la tribune des Nations unies, en 1997, en est la parfaite illustration. La télévision zaïroise n'en a diffusé qu'une version expurgée. Les Congolais seront sans doute surpris d'apprendre que le discours de leur ancien président fut interrompu par des manifestants scandant « Mobutu assassin ! »

Au-delà du témoignage, *Mobutu, roi du Zaïre* se regarde comme une fiction, avec une dramaturgie qu'aucun scénariste n'aurait pu imaginer. Le film évoque d'abord son ascension, durant laquelle il joue avec brio d'occasions qu'il fait aussitôt fructifier. Profitant de ses bons rapports avec la CIA, il organise en janvier 1961 l'assassinat de Patrice Lumumba que les services secrets américains

Le réalisateur a visionné quelque neuf cents heures d'archives audiovisuelles de tous pays...

avaient déjà programmé. Il opte alors pour la dictature pure et dure, usant de la répression pour asseoir son autorité. La pendaison publique d'Évariste Kimba, Premier ministre accusé de complot, à la Pentecôte 1965, en est l'image la plus forte.

Parallèlement, le narrateur prend le temps de s'interroger sur les grands thèmes intimement liés à l'aventure de son personnage, sollicitant pour cela le commentaire de ceux qui

vécurent au plus près du président. L'extraordinaire séduction qu'il exerçait sur ceux qui l'ont rencontré revient de manière récurrente. « Le plaisir de se savoir aimé, on se tue-rait pour cela ! » confesse Mobutu dans un élan de franchise. Pour s'assurer l'affection du peuple, il se fabrique une image de père de la nation, d'homme providentiel reposant éternellement l'équation « moi ou le chaos ». De sa courte carrière journalistique, « Papa Maréchal » a conservé un sens inné des médias, qu'il utilisait comme un miroir narcissique. Dominique Sakombi, qui fut son ministre de l'Information et qui est aujourd'hui conseiller en communication de Laurent-Désiré Kabila, témoigne de cette omniprésence du chef : « J'ai pris sa photo et je l'ai mise dans les nuages. Son portrait apparaissait sur fond de ciel durant le générique des journaux télévisés. Il ne se croyait plus homme. Il était devenu Dieu. [...] Je ne faisais pas partie de la cour, mais je faisais tout pour qu'il soit éternel. Je le faisais pour le développement du pays. »

L'itinéraire d'un souverain qui a toujours gouverné à la première personne du singulier serait incomplet sans une analyse approfondie des facettes les plus intimes de sa personnalité. La sphère privée y tient une place prépondérante, tant elle reste liée à l'exercice du pouvoir. Ainsi découvrit-on Étienne Tshisekedi, venu présenter ses condoléances au chef de famille lors de la veillée funèbre organisée pour le fils défunt, Kenga Mobutu. Thierry Michel évoque éga-

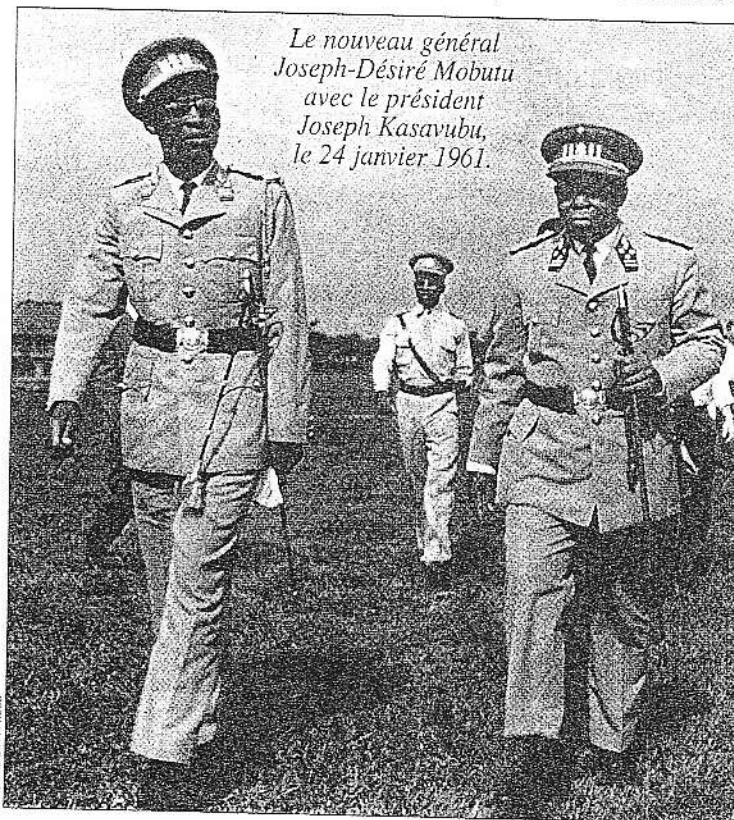
lement ses rapports avec les femmes, qui jouèrent un rôle déterminant auprès de lui. On retient les noms de sa mère Mama Yemo, qui l'influença fortement, et de Bobi Ladawa, sa seconde épouse. Mais « Mobutu a beaucoup utilisé les femmes, et surtout celles des autres, raconte Dominique

Sakombi. Quand tu prends la femme de quelqu'un, tu finis par connaître tout de sa vie. Et de ses faiblesses. Tout homme dont l'épouse est allée avec le chef se sent forcément diminué. »

Malgré tous les artifices du pouvoir, malgré la reconnaissance internationale, malgré le clan, ce chef coutumier d'un État-continent, qui prétendait connaître par cœur *Le Prince* de Machiavel et qui pensait qu'« il est plus sûr d'être craint que d'être aimé », terminera ses jours en exil, ni aimé ni craint.

Toutefois, « le Guide de la Révolution zaïroise authentique » n'était pas dupe. Dès 1973, il écrivait à son fils Jean-Paul dans une lettre restée célèbre : « Sache qu'ici-

bas, au niveau où nous sommes arrivés, nous avons beaucoup plus d'ennemis que d'amis. Même ceux en qui j'avais confiance, qui sont même proches de la famille et dont tu n'ignores pas le comportement, nous trahissent, soit directement, soit indirectement, dans tous leurs agissements. Toute la haine que des milliers de personnes nous portent, ils en sont en grande partie les générateurs. » Malgré cette lucidité, Mobutu n'aura pu éviter la sanction la plus lourde, celle de l'Histoire. ■



Le nouveau général Joseph-Désiré Mobutu avec le président Joseph Kasavubu, le 24 janvier 1961.

Retour au Congo.

Le réalisateur de *Mobutu, roi du Zaïre* n'en est pas à sa première incursion en terre congolaise. La première remonte à 1991, année durant laquelle Thierry Michel réalise un documentaire sur la transition politique que vit alors l'ex-Zaïre. Depuis, *Le Cycle du serpent* - c'est le titre de ce long métrage - a été diffusé par vingt et une chaînes de télévision dans le monde.

Son deuxième tournage à Kinshasa lui posera plus de problèmes. En voulant décrire la communauté blanche rési-

dant au Zaïre, il se heurte au pouvoir mobutiste. Il est arrêté en mars 1994, et son matériel est confisqué. Toutefois, le film, intitulé *Les Derniers Colons*, sort en 1995.

Pour ce troisième long métrage, Thierry Michel s'est concentré sur le montage d'archives et la recherche de témoignages historiques. Ayant commencé son travail avant la disparition de son personnage, le réalisateur n'a jamais cherché à le rencontrer : « J'avais peur de me laisser séduire par son charisme, son art de la parole.



Le réalisateur Thierry Michel.

C'était un manipulateur redoutable qui savait soigner son image. Il était très difficile à appréhender », explique-t-il. S'il ne s'est jamais entretenu avec son personnage, Thierry Michel confesse avoir éprouvé de la haine, « mais aussi de la sympathie » pour Mobutu. « À un certain moment, c'est inévitable, on subit son charisme, ajoute-t-il. C'était un usurpateur, un manipulateur, un fabulateur. Mais il avait quelque chose d'humain, et donc de dangereux. C'est là que résidait sa richesse et son ambiguïté. » ■ J.-D.G.